

Le jeune homme est assis avec des amis dans une taverne. Soudain, il pose son verre sur le bois patiné entre les calamars frits et le jambon fumé. Léger, ambré, l'« Entre-soleil-et-mer », son Jerez favori, tangué de la brutalité du geste.

— Vous dites que je suis un poète populaire ! s'indigne-t-il. Vous allez voir !

Il écrase rageur sa cigarette, fait signe au garçon. Et, sans préambule, il commence à réciter de sa voix bien timbrée, au léger accent andalou :

*Vert c'est toi que j'aime vert
Vert du vent et vert des branches
Le cheval dans la montagne
et la barque à la mer...*

Il s'interrompt net pour demander :

— Vous aimez cela ?

— Oh oui ! répond le garçon transporté par la musique des vers.

— Et vous avez compris ?

— Ah pour ça non ! s'exclame l'homme tout aussi sincère.

— Et voilà, conclut Federico Garcia Lorca, voilà comment je suis populaire !

Il y a près d'un quart de siècle maintenant que le poète est tombé, face contre terre, dans un coin de la campagne de Grenade. C'était 36, le temps des cris et des rafales — le temps des bottes, des poings, des chants. Le temps de la pire chose qui soit : la guerre civile. 10 000 moururent ensemble à Grenade au même endroit. Et parmi eux, Federico Garcia Lorca — qui ne se croyait pas populaire. Mais allez dans la campagne aujourd'hui, vous entendrez les paysans, fourche de micocoulier en main, chanter du Lorca, les yeux pleins d'ardeur et de nostalgie. Plus encore : la célébrité du fusillé de Grenade a franchi les frontières. On l'a traduit en chinois, en arabe, en afrikander. Depuis sa mort, on a joué ses pièces partout. Sauf en Espagne jusqu'ici. L'hypothèque de la guerre civile pesait sur sa mémoire...

ET puis, d'un seul coup, l'Espagne l'a racheté. Pour la première fois, cette année, un théâtre madrilène affiche une pièce de Lorca, « Yerma ». Les foules s'y succèdent. L'événement est de ceux qui marquent dans la vie d'une nation. Cela voulait dire qu'il était venu, le temps d'oublier les affres de l'été 36 et de rendre à l'éternelle Espagne ce qui lui manquait le plus : la chanson douce-amère d'un petit Andalou.

Au pied de l'Alhambra, plaza Nueva, habite une vieille dame de quatre-vingts ans, Emilia. Elle seule aujourd'hui, parmi ceux qui l'ont bien connu, sait reconnaître l'olivier au pied duquel il est tombé.

Elle a un beau visage d'Espagnole, avec un haut front blanc, un nuage de cheveux blancs, un châle blanc, des mains vives, intelligentes, délicates et diaphanes. Comme elle accueillait autrefois Federico, elle reçoit ses amis qui sont aussi ceux du poète.

Au-dessus d'elle, une photographie de Federico, irradiant de rire. « Ah ! c'est tout lui... » disent les visiteurs.

Dire que Federico est beau serait flatter sottement sa mémoire, mais il est inoubliable. Sous sa mèche aile de corbeau, son visage coloré contraste avec le teint olivâtre courant chez les Espagnols, et l'ascendant de son regard de nuit est extraordinaire. Un de ses amis a dit de lui : « Il avait un charme totalement surhumain. Sa personne était magique et dorée et versait la félicité. » Mais Lorca ensorcelle aussi par la musique de sa langue, et jusqu'aux oreilles les plus frustes. Il n'a pas d'effort à faire pour cela. Il est du terroir. Jamais Andalou n'a mieux reflété sa terre natale, ce sol tout à tour rouge, blanc, ocre, vert, violet, nacré — « couleur de sang », disent les gens.

A FUENTE VAQUEROS (25 km de Grenade) où il naît en 1898, son père est quelqu'un. Il a trente hectares de terre, de quoi permettre au fils de n'avoir jamais besoin de gratter la guitare comme tant de gueux d'ici. Sa mère, dont il prendra le nom, Vicenta Lorca Romera, institutrice de l'école des filles, est douce et raffinée. Il a un frère, Francisco (aujourd'hui professeur à New York) et deux sœurs : Concha et Isabelita. Aujourd'hui Concha, veuve du maire de Grenade, habite, avec ses deux filles et Isabelita, un appartement moderne et cossu de Madrid. Les Garcia Rodriguez sont le type même de ces familles d'Espagne qui, en une génération, ont effectué le passage de la classe paysanne à la bourgeoisie.

Dans la cour de la petite maison blanchie à la chaux, à Fuente Vaqueros, le porc grogne et les poules font des glissades sur la patinoire de fumier, autour du tas de racines de betterave. Le coin que préfère le petit paysan trapu aux joues rondes, c'est le grenier avec ses ficelles de chanvre qui pendent aux solives et auxquelles on accroche les grappes de poivrons, d'oignons doux, d'épis de maïs, le traditionnel jambon fumé, et, au mur, les poêles noires des fritures à l'huile d'olive. Lorsque Federico se penche au balcon, il voit la grande place où, l'automne, les hommes battent les haricots au fléau tandis que les femmes font le tri, assises au milieu d'un tapis de grains blancs. Le dimanche surtout réjouit Federico : « Les filles très brunes se pavanent, fières de leurs corsages de soie criarde, de leurs chaînes en or d'imitation, de leurs poitrines énormes et ballottantes. Les garçons les suivent avec des regards provocants, les yeux mi-clos, le sombrero rabattu. »

Le gamin s'éprend du flamenco — à deux ans, déjà, il retenait par cœur les mélodies entendues une fois. S'accompagnant à la guitare, il épuise le répertoire avec les garnements du village. Mais à la sortie de l'école, il brome « la Marseillaise » : don Antonio Rodriguez, le maître d'école, est progressiste.

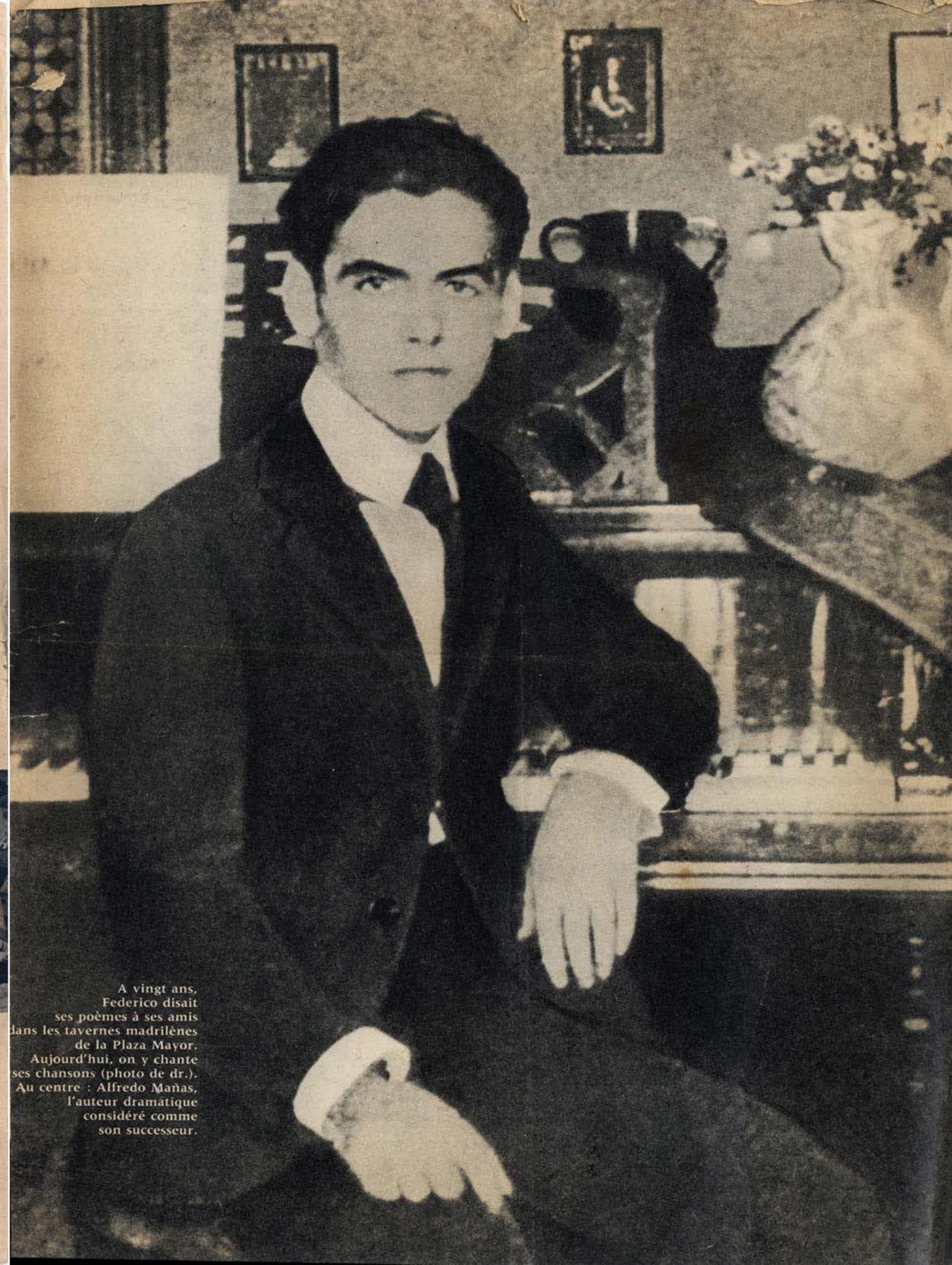
[suite page 46]

par
Marie
Gatard

Federico,
3 ans, écolier
à Fuente
Vaqueros.



Il est célèbre
mais à la gloire il préfère
la vie des théâtres
ambulants



A vingt ans,
Federico disait
ses poèmes à ses amis
dans les tavernes madrilènes
de la Plaza Mayor.
Aujourd'hui, on y chante
ses chansons (photo de dr.).
Au centre : Alfredo Mañas,
l'auteur dramatique
considéré comme
son successeur.

Dans la sierra de Guadix il a immortalisé les caves des troglodytes.

Photo de
famille à Grenade.
Federico, 21 ans, avec Concha,
Francisco, Isabelita, et
leur mère Vicenta.



27 ans. Federico (assis)
passe ses vacances chez les Dalí.
Il a rencontré Salvador (à droite)
et sa sœur Anna-Maria,
(derrière lui à dr.) à Madrid.

sœurs du poète se sont souvenues pour nous des premiers vers. Les voici, sauvés du naufrage :

*J'ai les yeux bleus
comme ceux des nuages
et le cœur pareil
à la crête de la flamme.*

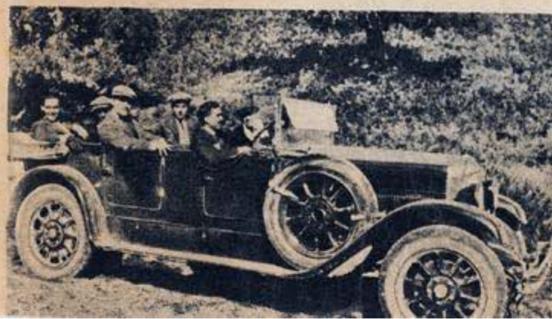
Il y a dans ces vers une joie sans mélange, pourtant, vers la même époque, Lorca écrit aussi :

*Et la lune à la mort
achète des peintures
Cependant qu'une foire
au fond de mon cœur sombre
s'installe sans musique
toute en baraques d'ombre.*

À dix-neuf ans, il publie son premier livre, « Impressions et Paysages », des notes de voyage. Le succès est nul. N'importe, Federico part à la conquête de la capitale. À Madrid, il s'installe à la Résidence des étudiants. Il devient l'ami de Salvador Dalí, du cinéaste Buñuel, du poète Raphaël Alberti, d'Alberto Jimenez (qui sera en 1956 prix Nobel).

L'époque est au surréalisme. Federico fonde avec ses amis une revue littéraire d'avant-garde, « Le Coq », qui n'aura d'ailleurs que deux numéros. Son manifeste proclame : « Nous invoquons les grands artistes de ce jour : Picasso, Gris, Ozenfant, Chirico, Juan Miro, Lipchitz, Brancusi, Arp, Le Corbusier, Reverdy, Tristan Tzara, Paul Eluard, Aragon, Desnos, Jean Cocteau, Stravinsky... » La nouvelle école envisage de faire sortir la poésie espagnole de son ornière en prônant la violence du mot et la liberté totale. La liberté ? Cette règle est bien faite pour séduire le jeune homme de Grenade : « Le symbole de l'anneau, écrit-il, je n'en veux pas. » C'est toutes les contraintes à la fois qu'il rejette, y compris celles de la politique : « Je suis catholique, dit-il, communiste, anarchiste, libéral, traditionnaliste et monarchiste à la fois. »

En fait, il échappe à tous, il prétend qu'on n'est rien, il piétine les convenances. C'est ainsi qu'un jour, invité à un dîner



très convenable chez une comtesse, il arrive déguisé en roi mage avec, en guise de barbe, un sucrier d'argent entre les dents. Sa famille ne prise pas énormément les facéties : pour le faire un peu oublier de la bonne société de Grenade, on l'expédiera un an à la Columbia University de New York d'où il rapportera, avec quelques très beaux poèmes, une conduite parfaitement inchangée. Mais ça ne fait rien. Ça ne fait plus rien. Désormais, on lui pardonnera ses farces et sa vie de bohème, on pardonnera tout à Federico : il vient d'écrire le « Romancero gitan », l'un des chefs-d'œuvre de la poésie espagnole de tous les temps. Madrid le salue déjà comme un grand maître. Il peut tout faire. Qu'il choisisse à présent son destin.

Or, depuis longtemps, Federico caresse une grande idée : faire connaître et aimer aux habitants des terres les plus oubliées des villes les grandes œuvres dramatiques espagnoles. Il obtient en 1932 une subvention pour réaliser son théâtre ambulant. Il compose sa troupe avec des étudiants et la baptise « Baraca ». C'est le chariot de Thespis, la roulotte du capitaine Fracasse au soleil d'Espagne.

Pendant trois années, la caravane s'arrête sur les places de village, déploie devant son camion des tréteaux en plein air comme au Moyen Age et joue Calderon, Cervantes, Lope de Vega. Lorca, habillé d'une combinaison de mécano, est partout à la fois. Il est directeur, imprésario, décorateur, metteur en scène, acteur s'il le faut. Il peut jouer tous les rôles. Et il les joue.

Mais deux fois par an, il abandonne tout. Il s'enferme à San Vicente, une des maisons de son père à la sortie de Grenade : alors, il travaille « pour lui ».

C'est ainsi qu'il écrit « Yerma », le drame de la femme sans enfant, la première pièce de lui que la nouvelle génération verra en 1960 à Madrid. Il la compose pour la grande comédienne Margarita Xirgu. C'est aussi pour elle qu'il écrit la dernière de ses œuvres, « la Maison de Bernarda ». Elle sera jouée en 1945 à Paris pour la première fois en Europe.

En l'écrivant, Lorca s'est inspiré de faits réels. La maison qu'il met en scène existe, habitée encore en 1960 par une des héroïnes de l'histoire. Elle est entièrement couleur de chaux, y compris les terribles grilles de ses fenêtres, tapie dans un renforcement de la calle Real, à Valderrubio, un petit village des environs de Grenade : Federico, adolescent, y allait souvent en vacances sur des terres familiales. Du drame des six « femmes sans homme » qui y vivent recluses dans leur patio blanc, pour huit ans de deuil, il fait trois actes. La principale de ces femmes se nomme en réalité Francisca Alba, il l'appelle Bernarda Alba. Il garde sans le changer le nom de deux de ses filles, Magdalena et Amelia, et celui du héros, le cavalier qui rôde autour de la maison fermée, Pepe, dit « le Romano ». Par un effet du

Un an
avant sa mort.
Lorca à 36 ans.
Son insigne
est celui de la « Baraca »
son théâtre
universitaire ambulant.
Il est à l'apogée
de sa gloire.



[suite page 49]

Avec Luis
Buñuel (en haut),
il pose chez un photographe
de foire. En bas :
excursion avec son maître
de musique
Manuel de Falla
(extrême dr.).

Au dîner
de la comtesse
il arrive en roi mage
un sucrier
entre les dents

L'ESPAGNE CHANTE SON GRAND POÈTE RESSUSCITÉ FEDERICO GARCIA LORCA

Sur les murs de Madrid, dans les tavernes, un nom flamboyant vient de réapparaître : Federico Garcia Lorca. Un théâtre affiche « Yerma », la tragédie où il raconte l'existence déchirée d'une femme sans enfant. C'est un grand événement car, depuis sa mort, il y a 25 ans, pendant la guerre civile, aucune pièce de Lorca n'avait été jouée en Espagne. Pourtant, les Espagnols n'avaient pas oublié leur grand poète. De la Catalogne à l'Andalousie, il n'est pas un village où l'on ne chante Lorca. Les plus simples paysans récitent ses poèmes. Sa gloire a conquis le monde. Ses œuvres sont traduites aujourd'hui dans toutes les langues. Nos reporters ont illustré ses poèmes immortels en suivant ses pas à travers l'Andalousie joyeuse et dramatique qu'il aimait par-dessus tout.

REPORTAGE MARIE GATARD TONY SAULNIER

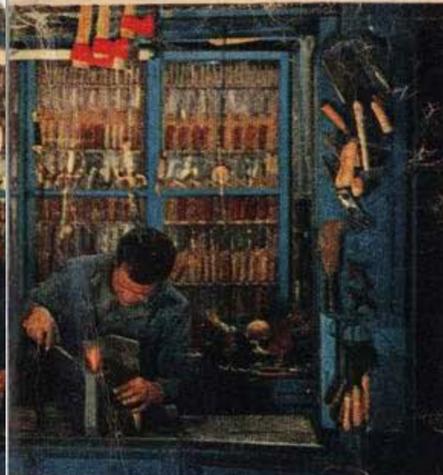


« Si le ciel était
un tout petit enfant
les jasmins auraient une mi-nuit obscure
et le taureau un cirque bleu
sans combattants avec un cœur
au pied d'une colonne. »



« Vêtue de voiles noirs
elle pense que le monde
est bien petit et que le cœur
est immense. »

« Les couteaux d'or
vont au cœur tout seuls ;
ceux d'argent
tranchent le cou
comme
un brin d'herbe. »



En pleine guerre civile, à l'aube
du 19 août 1936, face à Grenade
la bien-aimée (photo ci-dessous),
son sang se mêle à la terre rouge
d'un champ d'oliviers centenaires.
Il a 37 ans. Depuis l'adolescence,
l'idée de la mort ne l'a pas quitté.
Elle est liée pour lui au « cou-
teau qui pénètre froid dans les
chairs surprises », aux cavaliers
« qui montent de noirs chevaux
dont les ferrures sont noires »,
ou, comme dans sa dernière
œuvre, « la Maison de Bernarda »,
aux veuves sombres, enfermées
pour huit années de deuil dans
la prison de leurs patios blancs.

« Je veux dormir un instant,
un instant, une minute, un siècle ;
mais que tous sachent bien que je ne suis pas mort ;
qu'il y a sur mes lèvres une étable d'or ;
que je suis l'ami du vent d'Ouest, que je suis
l'ombre immense de mes larmes. »

La mort
qui
le hantait,
il l'a
trouvée
au pied des
oliviers
de son
enfance

